

# *Les bonnes feuilles*

Extraits choisis de l'ouvrage

# LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

N° 207

JANVIER 1985

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 24 F.

## LETTRE OUVERTE AU CARDINAL JOSEPH RATZINGER

Éminence,

J'ose m'adresser à vous publiquement, de la salle parisienne de la Mutualité où nous avons coutume de nous réunir, nos amis de la ligue de la Contre-Réforme Catholique au XX<sup>e</sup> siècle, et nous, Petits frères du Sacré-Cœur de Jésus, et je sais que vous agréerez la bande vidéo sonore qui vous en sera adressée, sinon à cause de nous, du moins à cause de ces personnes qui vous la porteront, qui nous honorent de leur amitié et que Votre Éminence estime grandement.

Aussi ai-je l'audace, malgré le poids des choses dites ou écrites dans le passé et hier encore, de m'adresser non pas à la foule qui remplit ce soir du jeudi 20 décembre cette grande salle, mais en son nom, — cette foule que je veux que vous voyiez et entendiez, ardente et unanime, vraiment catholique — mais à Vous, Éminence, qui êtes, selon ce Dossier de la revue JESUS que j'ai là sous les yeux, *la plus haute autorité de la Sainte Église romaine après le Pape.*

*Et d'abord pour vous dire : Merci !*

Nous vous devons une des plus profondes et des plus fortes joies que puissent ressentir nos âmes, celle de voir affirmer solennellement, et pas encore à notre gré assez solennellement ! la pure et pleine vérité de nos dogmes et de notre morale catholiques, en face des effroyables erreurs, hérésies caractérisées, apostasie non plus même déguisée, qui empoisonnent la vie de l'Église par toute la terre et perdent les âmes, sous nos yeux et depuis tant d'années, comme impunément.

C'en est au point que les bons catholiques et tout le peuple fidèle, victimes d'un matraquage spirituel incessant, en viennent à ne plus se sentir chez eux dans l'Église, y demeurent stupéfaits et comme pétrifiés, par obéissance, ou la désertent sans esclandre par ennui, par dégoût profond d'un nouveau langage et de nouveaux rites qu'ils ne comprennent pas et ne sauraient admettre. Cette désaffection est d'autant plus grave que ces fameux intellectuels, exégètes, moralistes et théologiens dont vous dénoncez les erreurs, ne font rien pour retenir ce peuple, pour calmer son émoi, au contraire ! Ils persuadent le monde que tous ceux qui ne marchent pas d'enthousiasme avec leur révolution sont contre eux donc contre le Concile, contre la Réforme de l'Église donc contre Dieu selon le saint adage dont ils font un abus éhonté : « Celui qui n'a pas l'Église pour mère, n'a pas Dieu pour Père »... et l'Église d'aujourd'hui, l'Église nouvelle, c'est eux !

La publication de cet entretien dont Vittorio Messori nous avertit à plusieurs reprises qu'il s'est déroulé *con franchezza*, en toute franchise et simplicité, en toute liberté, tenant compte cependant du devoir de réserve qui s'impose au plus haut fonctionnaire du Vatican, au cardinal de la Sainte Église romaine, "Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la

foi (comme, depuis 1965, s'appelle le Saint-Office)", cette publication, avant même ce livre qu'elle annonce pour bientôt, votre *Rapport sur la foi*, est un acte d'une importance vitale pour la foi de tous, un motif d'espérance théologique pour toute l'Église gémissante, un acte de charité de votre part à notre égard, brebis du troupeau malmenées, charité qui suscite en nous, en réponse, un nouvel élan de confiance et d'amour en notre Mère et maîtresse divinement assistée, la Sainte Église qui est romaine.

*C'est la quatrième fois en ce siècle, Éminence...*

J'ose comparer cette forte joie de l'intelligence et du cœur que j'ai ressentie à lire cette dizaine de feuillets, attentif au moindre mot, aux nuances mêmes de l'expression, à la joie que durent ressentir les catholiques du début du siècle, scandalisés ou ébranlés, et peut-être près de tomber dans le piège spécieux et véritablement diabolique du modernisme, quand saint Pie X le dénonça, le tira de son ombre insidieuse, en expliqua lumineusement, entièrement, l'erreur mortelle et la réprouva avec la plus sainte véhémence, ordonnant toutes les mesures qui devaient la juguler pendant près d'un demi-siècle, par son encyclique *Pascendi Dominici gregis*, encyclique pastorale s'il en fut, du 8 septembre 1907.

La joie que, jeune prêtre et déjà assez isolé dans un clergé que séduisaient tant de nouveaux théologiens, j'ai eue à l'annonce puis à la lecture et l'étude de l'encyclique *Humani Generis*, du 12 août 1950, de Pie XII dans les heures les plus solennelles et les plus glorieuses de son pontificat, repoussant le néo-modernisme, encyclique qui brisa l'élan de cette formidable erreur reviviscente et en contraignit les conjurés au silence, à la ténébreuse prudence qui est dans leur méthode déjà éventée par Pie X, pendant dix ans encore.

La même joie que j'eus plus tard, en pleine révolution dite conciliaire et postconciliaire, *autocritique et autodestruction de l'Église*, comme a gémi Paul VI et comme Vous le répétez, Éminence, lorsque ce Pape effrayé annonça une *Année de la foi* qu'il voulait réparatrice et, en 1968, proclama son *Credo du peuple de Dieu*, œuvre et prière impérées à toute l'Église, qui malheureusement tombèrent dans un injuste discrédit, du fait des controverses que souleva au même moment et partout l'encyclique *Humanae Vitae*.

La joie que j'eus, mais que tous ressentirent aussi bien et partout dans l'Église avec la merveilleuse intensité d'une grâce céleste, lors de l'élection de Jean-Paul I<sup>er</sup>, *blanche lumière*, Albino Luciani, joie qui nous vint de vous, ses pairs, qui le choisirent et qui l'accueillirent en un premier temps comme un don sensible de l'Esprit-Saint, mais qui ne dura, hélas, que trente-trois jours.

Joie pieuse, joie raisonnable. Parce qu'à chacun de ces



## LES DEUX FRANCE

Le 1<sup>er</sup> septembre, sorti de ce massif du Vercors élevé de la main de Dieu comme une immense forteresse à l'écart de toutes les plaines, je revenais à la société des civils dont je m'étonnais qu'elle fut comme avant. Chônas était tel que je l'avais quitté quinze mois plus tôt, un peu rabougri par la disette et attristé par les épreuves. L'un de mes frères était parti au STO, le Service du travail obligatoire, ne voulant pas y échapper de peur que nous ne soyons pris en otages à sa place. Il était à Wittenberg dans une usine d'armement constamment bombardée. C'était notre souci quotidien. Bruno et Isabelle, qui s'entendaient admirablement, étaient heureusement là en vacances. Je fut désagréablement surpris par une vie matérielle de plus en plus difficile. Je passais brutalement de la demi-boule de pain par jour, aux 350 g, et chaque jour Isabelle, moins affamée, nous faisait la charité à l'un ou à l'autre d'une tranche de pain prise sur sa portion d'adolescente, 250 g. Cela ne faisait pas épais. À la campagne certes, les paysans avaient largement à manger et en sus, de quoi faire du marché noir et s'enrichir. Ce n'était que justice après tout, et revanche sur la ville qui ne les avait pas gâtés au temps passé, et qui les oublierait bientôt aussi froidement. Mais pour le château, où l'on n'aurait pas trafiqué, où l'on n'osait quémander, et auprès de qui nos fermiers n'auraient pas voulu pratiquer des prix éhontés, il n'y avait jamais rien. On avait faim à la maison et on devait économiser sur tout, sur le linge, sur les souliers, sur le savon. L'auto était au garage sur des cales... pour ne pas abîmer les pneus, depuis trois ans, faute de bons d'essence... Aux Chantiers du moins on vivait, on travaillait, on était fourni du nécessaire. Ici, c'était comme une vie arrêtée, un bateau démanté. La lecture de l'Action Française nous maintenait en contact avec la vie nationale, et rien d'autre.

Un matin, comme nous rentrions de la messe, Bruno m'appela de sa chambre où il était monté, d'une voix sourde et angoissée. Je l'y trouvai, regardant par les fentes de ses persiennes. On voyait des files de soldats allemands, absolument silencieux, en tenue camouflée, du feuillage sur leurs casques, monter du Saut-de-l'âne, de la route de Saint-Prim et, de l'autre côté, descendre des Combes, cernant, prenant le village encore apparemment endormi. Un instant plus tard, ils passaient sur la route, rasant notre mur, se dirigeant vers la grille. Minute d'angoisse. Était-ce un exercice ? Qui pouvait savoir ! Des *résistants* hantaient la région. Un rien pouvait tout jeter dans le drame. Mais ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient venus.... J'appris plus tard que, chaque matin, ils traversaient Vienne en masse compacte, avant l'aurore, chantant de leurs voix graves *Ich hatte einen Kameraden*, ou *Sie heipt Lily Marlen*, et les bourgeois écoutaient, apeurés, monter dans leurs rues cette polyphonie désolée du Soldat éternel. À l'époque, comme par un retour aux siècles classiques, l'on ne savait plus, à parler franc, si ces mâles soldats nous étaient des frères ou des ennemis. Les immenses haines et folles passions de nos révolutions n'avaient pas encore repris la France. On voyait avec pitié, revenir de manœuvre, exténués, ces tout jeunes gens ou ces trop vieux soldats, d'ailleurs autrichiens : ils faisaient là leur dernier entraînement avant de partir pour la Russie, dont on ne revient pas...

Papa récoltait ses derniers abricots, ses prunes et ses poires, désherbaït, arrosait le jardin, comme si de rien n'était. Mais le soir il s'enfermait dans son bureau pour lire les journaux et réfléchir aux événements. Rarement il nous parlait de la guerre et de son issue certaine. La carte de Russie déployée devant lui, il nous expliquait comment Hitler avait renouvelé l'erreur de Napoléon. Il n'en sortirait pas vainqueur. Mais le plus grand péril pour la France demeurait la possibilité d'une paix séparée de l'Allemagne avec les Anglo-Saxons, dont nous ferions les frais ! Aux uns l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, aux autres notre Empire. Il fallait donc tenir ses deux fers au feu : assurer la tranquillité de la France occupée pour qu'au jour où le front de l'Est serait crevé, les armées allemandes quittent sans décombres, sans massacre, et au même moment préparer la rentrée dans la guerre de notre Empire, du moins de ce qu'il en restait sous l'autorité du Maréchal. Notre père n'avait jamais eu de sympathie pour Darlan. L'Amiral avait eu trop de facilité à l'emporter sur ses camarades dans la course aux étoiles et aux honneurs, par d'irritantes protections politiques. Mais il lui rendait hommage, comme Amiral de la Flotte, d'avoir porté notre Marine à son point le plus haut et, disait-il, meilleure que l'anglaise, la première du monde. L'assassinat de Darlan à Alger lui paraissait le coup le plus terrible subi par l'État français, celui qui avait le plus gravement compromis son prestige et sa souveraineté, sa légitimité actuelle et son avenir. *Enfin*, disait-il avec une émotion sacrée, *le Maréchal est là, par la grâce de Dieu !* Au jour des négociations de paix, grâce à lui la France aurait sa place marquée autour du tapis vert, médiatrice entre les ennemis d'hier... et de demain ! Elle pourrait revendiquer ses droits, faire valoir ses mérites et tenir ainsi ce rôle d'arbitrage qu'elle sut revendiquer par Talleyrand aux ordres de Louis XVIII lors du Congrès de Vienne.... Nous écoutions, pleins de respect et de foi, ces discours rares, à cent coudées au-dessus des bavardages passionnés des *yes* et des *ja*.

Papa avait été nommé chef de la Légion française des anciens combattants, de Chônas l'Amballan. C'était l'œuvre à laquelle le Maréchal avait paru tenir le plus, celle dont il attendait la redécouverte par le peuple français de sa communauté de destin comme aussi de son honneur militaire. Elle regroupait les anciens de la Grande Guerre et leurs malheureux émules de 1940 dans un commun souvenir de leurs morts, de leurs prisonniers, de leurs grands blessés et mutilés. Elle constituait certainement dans la paroisse l'élite de ce peuple paysan demeuré étourdi de la défaite, courbant le dos sous l'épreuve et s'en remettant de tout au vainqueur de Verdun. À l'occasion de je ne sais plus quelle fête je le vis donc, papa, revêtir son uniforme d'officier de marine, une fois encore, pour présider la cérémonie au monument aux morts. On était venu chercher en cortège le



libérale, de race ou de classe. Car le tout de la Loi divine est qu'il faut « *chercher d'abord le Royaume de Dieu et sa justice* » et que « *le reste est donné par surcroît* ». Comme le tout de la sagesse humaine est, selon A. Comte et Ch. Maurras, que « *la soumission est la base du perfectionnement* ». Si la France en 1944 avait attendu ainsi l'heure de sa délivrance, dans la discipline et la fidélité, au lieu de

se laisser noyauter et entraîner par le pire et les pires dans l'anarchie et le crime, nous n'en serions pas là où nous sommes, et où nous rejoindrait vite la catholique Pologne si elle suivait les âmes damnées de Solidarnosc, les gens du KOR, qui ne rêvent de la libérer d'une dure oppression que pour la jeter dans une irrémédiable et totalitaire anarchie, judéo-atheïste.

## PITOYABLE CALÉDONIE

Depuis que la sang a coulé en Nouvelle-Calédonie, je n'ai cessé de rappeler la parole fameuse de Charles Maurras : « *La démocratie, c'est le mal, la démocratie c'est la mort.* » Et cette autre encore, dont il a immortalisé l'auteur, Marcel Sembat, en la répétant maintes fois : « *Faites un roi, ou alors faites la paix* ». Malheureusement, les Français sont sourds et aveugles à ces évidences et à leurs fulgurantes vérifications par les faits. Aussi ai-je ajouté à ces maximes, cette belle chaîne de vérités qui les conforte : « *La colonisation avait apporté à vingt peuples arriérés et idolâtres le bienfait civilisateur et chrétien de la France, mais aussi, dans ses bagages, la vérole démocratique. La décolonisation partout leur laisse la vérole mais leur ôte la France.* »

L'affaire calédonienne vérifie toutes ces maximes, tragiquement. Tant que la *classe politique* ne s'intéressait que de loin à cette colonie, le mal n'était pas grand, la distance l'atténuait et il était doux, en somme, de vivre à l'ombre du drapeau français. Mais du jour où cette colonie est devenue un enjeu électoral, du jour où les démocrates et les démagogues ont commencé à s'y intéresser, c'en a été fini de la paix. La surenchère électorale y alluma, puis y attisa la guerre des races, la guerre des classes, la guerre des intérêts, la guerre des religions. La démocratie y est entrée, elle n'en partira plus...

Il n'y aurait de salut que si la démocratie s'en allait, et que la France demeurerait. Alors, on s'occuperait du bien commun et, à l'ombre de l'État souverain, de son armée, de sa justice, on s'occuperait d'accroître la prospérité de tous, et même des Canaques oubliés, nul n'attenterait à l'autorité de la France et à l'inviolabilité de son territoire. Ah, si l'on pouvait « *tuer la démocratie pour que vive la France* » ! Mais non, la démocratie règne ici et là-bas, inexorable. Ses utilisateurs, nos grands et gros parasites de la *classe politique*, soit par utopie, soit par intérêt basement matériel, soit par nécessité électorale, ne s'en remettent plus à la France, ne sacrifient plus à la France, ne font plus appel à la fidélité de tous, exigée, sacrée, à la France. Mais de la droite à la gauche, la *classe politique* fait appel à la démocratie, à la souveraineté populaire, à la volonté du peuple et des tribus, au jeu des partis substitué à l'ordre français.

Le lien avec la France est d'ores et déjà rompu. C'est la démocratie calédonienne, sollicitée de s'exprimer librement, dans le plus vaste pluralisme républicain, qui doit dégager une majorité, française de volonté si elle veut, ou plus ou moins, ou plus du tout française. Tandis qu'est interdit à cette communauté historique, encore paisible hier et pratiquement unanime, de larguer la démocratie, de renoncer aux partis, pour être sûre de conserver la paix et l'unité française.

### LA "CLASSE POLITIQUE": TOUS DES CANNIBALES !

La démocratie est obligatoire, et ses œuvres criminelles, ses agitations sanglantes sont autorisées, respectées, protégées, tandis que la France est mise aux voix, est interdite de manifestation, ses gendarmes réduits à l'inaction, ses magistrats à la trahison, et ses meilleurs citoyens à la prison.

Aveugles à cette malédiction intrinsèque de la démocratie, les Français de France font confiance à la "majorité silencieuse", qui est le "Pays réel", sans prendre garde que

ce peuple calédonien n'a plus le pouvoir de se faire entendre et respecter que par le biais de quelques partis républicains, et donc par son abandon entre les mains des politiciens, du "Pays légal". Alors commence la grande glissade dans le labyrinthe du mensonge démocratique. Seuls quelques sages qui se souviennent, savent que tous les partis, même ceux qui s'affichent partisans de « *la solution la plus française* » (général De Gaulle), entendent réaliser ainsi d'abord leur percée électorale, et ensuite... si cela ne nuit en rien à leur ambition, remplir leurs promesses mais dans le cadre de la démocratie, mettant et remettant la France aux voix.

Les vrais et authentiques *cannibales*, en Nouvelle-Calédonie, ce sont les gens de la *classe politique* qui ne vivent que du sang français et de la chair française sacrifiés. Gens auxquels certains prétendus "Kanaks", tous intellectuels gauchistes, tous métis, servent de panneaux électoraux, ou de masques indigènes... Un haut-le-cœur m'a saisi en voyant, dans La Croix du 7 février, une photo de Dick Ukeiwé, le Canaque patriote, en compagnie de M. Chirac hilare, serrer la main que lui tend l'amiral Philippe De Gaulle, le neveu de l'Autre ! La *classe politique*, c'est ce monde pourri, qui a trahi, qui trahit et trahira encore. « *Les politiciens, tous de la m...* » disait Johnny Halliday l'autre jour, exprimant le dégoût général du peuple français, d'ici et de là-bas. Seulement, tant que dure la démocratie, c'est cette m... qui pose les questions et fait les réponses, nous gouverne selon ses intérêts, prétendument en notre nom, en dépit de la France et des Français.

Un article du Combat calédonien, dans son premier numéro, du 1<sup>er</sup> février, dénonce allègrement cette trahison universelle de la *classe politique*. Il sait de quoi il parle, et son langage truculent n'est pas pour nous choquer. Il ne lui restera plus qu'à conclure : pour garder la France, rejetons la démocratie, proclamons-nous Français mais refusons l'engrenage maudit, pourri, des partis, des référendums, des élections et des assemblées ! Cause difficile, seule issue. En attendant, voici l'essentiel de cette dénonciation de la magouille électorale :

### RPCR EN ATTENDANT JACQUOT

*On n'avait jamais vu en Nouvelle-Calédonie pareil succès électoral. Le 18 novembre le RPCR a enlevé 16 sièges sur 17 dans la circonscription Sud et 18 sur 25 dans l'Intérieur. Il est vrai qu'en brousse le boycott actif a doublé les résultats attendus par le RPCR lui-même.*

*Alors, dès le lendemain, on a tous attendu, attendu, attendu, et on attend toujours : un gouvernement compétent, l'ordre rétabli, la confiance retrouvée...*

*Oh ! on a eu droit à de bien beaux discours, à des trémolos pathétiques, à des sanglots pas du tout autonomistes, au contraire très patriotiques... et c'est tout...*

*On nous a superbement affirmé, avec les effets de menton appropriés, que si Thio n'était pas libéré, que si les barrages de Voh, puis de Poya, puis de Mou, puis de Bourail étaient soit maintenus soit sautés, les grands chefs du RPCR appelleraient à la Manif et surtout couperaient toute relation avec le pouvoir. Et presque tous les jours on a vu ou entendu exactement le contraire.*



Mais l'œuvre capitale de cet hiver 1984-1985, qui doit gouverner notre avenir, c'est la mise en place de notre nouveau service vidéo. Je suis un peu déçu que certains y aient vu une toquade de ma part. Rendez-moi cette justice que je suis prudent, les frères le savent, dans mes grandes décisions. Il est habituel que je refuse pendant des années tel agrandissement, telle fondation, telle innovation technique, et qu'à un certain moment marqué par une rencontre impondérable de conditions inespérées, je fonce, si vite que nous nous trouvons encore dans le peloton de tête de la modernité. Il se trouve alors que ma lenteur à décider nous a épargné des fausses manœuvres, ou des achats de matériels déjà dépassés. Il en va ainsi de cette dernière décision, prise en octobre, d'ouvrir un atelier vidéo en parallèle avec l'atelier audio depuis longtemps en plein fonctionnement. Cette décision n'a pas été prise sans réflexion, croyez-moi. Je suis certain que l'avenir nous donnera raison. Il n'est pas de semaine qui passe sans que nous enregistrons la conversion enthousiaste d'amis qui s'y étaient montrés hostiles... jusqu'au jour où ils en ont tâté. Et je prévois que la vidéo va se développer énormément, chez nous comme partout ailleurs, au détriment de la cassette audio. Comme celle-ci a périmé en dix ans le système archaïque du magnétophone à grandes bandes.

En quatre mois, sans gêner nos autres activités, nous avons de toutes pièces installé un atelier moderne, nous nous sommes dotés d'un équipement de prise de vue et de reproduction des cassettes vidéo, tout cela fonctionnant déjà grâce à des frères ayant du premier coup saisi la manœuvre, d'une manière que les professionnels déclarent, selon leur langage, "performante". Nous avons pour cela consenti un investissement important. Il nous faudra encore engager des sommes considérables pour nous munir d'un système de transcodage satisfaisant qui nous permette d'expédier nos vidéos à l'étranger, et d'abord au Canada qui les réclame avec impatience. Inutile de vous demander de participer à la dépense, pas plus d'ailleurs qu'à la propagation de ce système de conquête de l'opinion, si d'emblée vous n'avez pas confiance. De toute manière cela se fera. Quand les hésitants se réveilleront, nos vidéothèques seront remplies de toutes sortes de bonnes choses à leur disposition, et nos ateliers de reproduction seront prêts à décupler leur cadence.

D'ores et déjà, en quatre mois de montage des ateliers, de mise en train des appareils, d'apprentissage de nos frères, nous avons enregistré plus de cinquante heures de cérémonies, de conférences, de sessions. Ne dites pas que c'est toujours moi qu'on y voit, qu'on y écoute. Chaque semaine nous rapproche de l'époque où cela sera de moins en moins vrai. J'invite donc les retardataires à acheter, ou louer, ou trouver à emprunter chez quelqu'un de leurs proches le matériel nécessaire, et à s'y mettre. Des cercles, pour avoir essayé une seule fois, ont pressé leur chef responsable de s'arranger coûte que coûte pour ne plus revenir au magnétophone d'antan. Les cassettes, c'est bon à écouter en repassant son linge, ou en voyageant en auto. Mais pour gagner des indifférents ou des inconnus, pour vivre de loin nos réunions et nos fêtes de la Maison mère, la télévision répond à une obsession de l'image maintenant entrée dans nos mœurs et répondant d'ailleurs à une volonté de notre Créateur. Après tout, c'est Lui qui en est le premier inventeur ! Je pense même que c'est là une *arme secrète* de notre Christ-Roi et Sauveur Jésus-Christ pour le proche avenir. Donc, à vos marques... Prêts ? Partez !

Il me reste à prendre congé de vous affectueusement après vous avoir trop longtemps retenu. Que cela compense mon silence épistolaire, s'il vous plaît. Quant à l'effet de mes admonestations et encouragements, il ne dépend plus du tout de moi, un peu de vous, mais tout de la grâce divine. J'ai confiance que Dieu ne nous enlèvera pas son aide, donc la vôtre. Nous vivons des moments d'une importance sans égale. On sent une accentuation dantesque de la lutte que les puissances infernales mènent contre le Seigneur et sa Mère bénie. Pauvres petits serviteurs du Cœur très unique et très glorieux de Marie et de Jésus, nous ne désirons que Le servir dans ce combat, à dire vrai dans cette agonie qui n'en finit plus, prélude à l'instauration glorieuse de son règne universel. Que chacun de nous marche au combat, au sacrifice, à la gloire éternelle, sans regarder à droite ni à gauche, ni en arrière, mais devant lui où avance Jésus portant sa croix et sa sainte Mère l'accompagnant.

Je vous bénis très affectueusement en reconnaissance de votre amitié et de votre charité.

*votre frère Georges de Jésus*



## LA PERFDIE HÉRÉTIQUE D'UN MODERNISTE LE SAVANT JÉSUIE XAVIER LÉON-DUFOUR

Cette bonne paroisse Saint-Médard, vieille comme Paris, et sa rue Mouffetard, son quartier cher à notre Jacques Perret, sont si près de nos cœurs que le soir du 9 mars plusieurs vieilles branches et jeunes phalangistes convergeaient vers la salle paroissiale où cinquante à soixante fidèles d'un certain âge, d'un âge certain, attendaient placidement leur prédicateur de Carême. Ce samedi-là, ce devait être le grand savant Xavier Léon-Dufour. On vit arriver à l'heure dite un petit vieux, intellectuel à l'allure fatiguée, et même décrépète. L'immanquable type en polo (qui est peut-être prêtre de la paroisse) le présenta en quelques mots. C'était bien lui, le chef de file de l'Exégèse moderne, l'homme qui arrive à lire dans l'Évangile des choses que nul n'y avait jamais lues (et à ne plus y trouver mention certaine d'aucun de nos dogmes !).

On allait écouter la Science, sur ce thème de Carême "À la rencontre du Seigneur, Eucharistie et Existence".

### LA CONFÉRENCE D'UN MODERNISTE

« Sans se départir un seul instant de son petit sourire satisfait, comme heureux de tout remettre en question ; sans aucun ménagement pour les convictions de son auditoire visiblement surpris et de plus en plus gêné ; et d'une très grande suffisance vis-à-vis de l'Église d'avant le Concile, précise le rapport de l'un de nos amis, le Père Xavier Léon-Dufour démolit en une heure tout ce que nous pouvions croire de l'Eucharistie. »

Pareille conférence ne se résume pas. J'en cite seulement des bribes, notées par l'un ou l'autre de nos amis. Elles se suffisent à elles-mêmes.

« Mon but, ce soir, est de vous faire réfléchir sur ces paroles : "Faites cela en mémoire de moi". Ma conférence s'articulera autour des trois mots de cette prière (sic) de consécration, choisis dans l'ordre suivant : *Cela — En mémoire de moi — Faites*. »

**CELA...**

« Pour nous aujourd'hui, l'important c'est la Cène qu'il faut considérer comme un repas. C'est un repas communautaire. Il faut connaître les rites de la fraction du pain inaugurant le repas juif, car Jésus est profondément juif. Cette fraction était précédée d'une bénédiction. (Autrefois, on disait le "Benedicite" avant le repas, c'était très bien ; on ne le dit plus, c'est dommage. Enfin ! Que voulez-vous...) »

« Quand le prêtre fractionne le pain, cela ne doit pas nous faire penser au sacrifice... Comme ce saint farfêlu (sic) qui reculait aussitôt de trois mètres pensant avoir donné la mort au Seigneur ! On coupe, on fractionne (rappelez-vous les "fractions" en mathématique), pour signifier le partage qui réalise fortement la communauté de table. »

« Rompre le pain, c'est réaliser un rite de convivialité du repas authentiquement juif. C'est le partage, non la mort du Christ. »

« Alors, pourquoi dire : "Ceci est mon corps" ? Parce que cette bénédiction, cette convivialité sont une plus-value donnée au pain (ah ! quelle trouvaille que cette "plus-value" !), signifiant que ce pain béni est un don de Dieu, une nourriture divine. La notion de don est approfondie ici non par le mot "corps", mais par le mot "pour" : livré "pour" vous. Mais "pour" ne signifie pas "en place de" vous, mais "en faveur de" vous. »

« Le mot "corps" ne doit pas être entendu dans le sens de "chair", de matière vivante qui ne serait que de "la viande" (sic), mais il doit être saisi selon l'acception orientale de l'époque : comme la réalité de l'être en tant qu'il s'exprime... »

« Ainsi le corps du Christ, c'est sa présence non matérielle, quoique réelle, en tant que le pain en est une évocation

puissante... Quand je dis : "cela est mon corps", je ne l'entends pas comme : cela est un stylo. Il faut absolument distinguer entre matière et réalité. Il n'y a pas ici de viande (resic), encore qu'il y ait corps, mais corps et matière ne sont pas identifiables. L'Eucharistie n'est pas un prolongement de l'Incarnation... » Ici, lourde ironie sur les "fausses théologies" qui présentent Jésus comme enfermé dans le tabernacle. « Je n'admets pas cette expression de "Jésus, prisonnier du tabernacle" ! « Il y a présence, mais d'un corps qui n'est pas composé de viande, fait de viande (re-resic). »

### EN MÉMOIRE DE MOI...

« Le mot et la notion de "mémoire" ont un sens très fort dans les Écritures... Faire mémoire, c'est beaucoup plus que se souvenir. C'est faire un acte. La mémoire est la voie qui mène à l'éternel. Et donc Dieu engage à prendre contact avec Lui par la mémoire. On "fait mémoire" : on se relie puissamment à Dieu à travers le temps. Car le temps est une notion humaine à laquelle échappe Dieu (qui n'est pas ce personnage barbu, etc.). Se mettre en présence de Dieu, C'est se faire bousculer, propulser, et non rester statique. » Là-dessus, nouvelles réflexions ironiques sur l'adoration "passive", la contemplation "statique". « Il m'est impossible d'imaginer Jésus s'ennuyant (sic) à être éternellement à la droite de Dieu, cet article du Credo me choque... Comme le "requiem æternam" : se reposer éternellement, quel programme ! »

Puis, Léon revient au sujet, pour réaffirmer qu'« il n'y a pas de lien entre la Cène et le Calvaire. La mémoire me "met en présence", et le culte eucharistique me met en présence de Jésus », voilà tout. « En participant à la messe, c'est nous qui nous rendons présents à Jésus. »



PARIS

DIMANCHE 12 MAI

de 9 heures à 17 heures

AVEC LA CONTRE-RÉFORME ET  
CONTRE-RÉVOLUTION CATHOLIQUE

DÉFILÉ

DE JEANNE D'ARC

à 9 heures 30

de la place Saint-Augustin à la place des Pyramides

GRAND-MESSE POUR LA FRANCE

À LA MUTUALITÉ

à midi

Messe chantée — grégorienne — communions

Repas tiré du sac — buvette

« UNION NATIONALE »

CONFÉRENCE  
DE

L'ABBÉ DE NANTES

CLÔTURE À 17 HEURES : DRAPEAUX ROUGES

Entrée libre	Grande salle de la Mutualité	Réunion privée
24, rue Saint-Victor		Métro : Maubert-Mutualité



## ENTRÉE AU SÉMINAIRE

La rentrée était fixée au 1<sup>er</sup> octobre, selon l'immuable tradition. La sortie, au soir de Noël après Vêpres; puis au soir de Pâques, de même, et en fin d'année au 29 juin, fête de Saint Pierre et Saint Paul. Par ce cadre, le séminaire donnait les apparences rassurantes d'un autre pensionnat. Je retournais donc en classes; c'est dire que les adieux furent à la maison des plus brefs et sans cérémonie. À peine papa le sentimental, en m'embrassant, me fit à la dérobée, de son pouce, un signe de croix sur le front et me rappela que, si l'on pouvait faire un officier de marine médiocre, toute médiocrité devait être exclue de l'état sacerdotal... « De toute manière, interrompit maman, tu reviens à Noël. » Ce qui était me rappeler à la réalité, à savoir que rien n'était encore fait et que "de toute manière" il n'était pas question de partir pour la Chine! mais seulement de me mettre à une vie nouvelle où un peu d'application devait servir à marcher, au moins jusqu'à Noël...

Le voyage en train, de nuit, fut extrêmement long. Debout dans le couloir d'un wagon bondé, j'entrepris une longue conversation avec un voyageur inconnu, mon voisin; un protestant, étonné de me voir si joyeux, plus étonné encore quand il en apprit le motif qu'il jugea stupéfiant: quitter le monde, briser avec la vie antérieure, commencer une vie toute nouvelle dont Dieu serait le seul but, la seule pensée, le seul amour. Il me demanda s'il pourrait me revoir "dans cinq ans", doutant que mon bel optimisme résiste au choc de la réalité. Il faut dire que nous dûmes descendre du train à Chalon où était le passage de la Ligne de démarcation, qui avait coupé la France en deux zones jusqu'à son invasion complète en 1942; il n'en subsistait qu'un contrôle des papiers qui dura plusieurs heures. Deux jeunes soldats allemands s'y appliquaient, la mitrailleuse à la main. Ces adolescents, dans leurs uniformes fatigués, les traits tirés par la fatigue, se savaient promis à l'enfer de l'Est et faisaient pitié plus qu'autre chose. Les voyageurs ne leur prêtaient aucune espèce d'attention: nous étions un peuple insouciant qui marchait vers sa libération, sans effort, et eux se dirigeaient inéluctablement vers une épouvantable fin, leur raison le leur répétait à toute heure et à toute occasion. C'était deux mondes étrangers qui se croisaient avant de se perdre à jamais de vue. Donc nous parlions, parlions, parlions avec mon protestant et en nous quittant je lui donnai mon chapelet pour son jeune enfant qu'il avait accepté de baptiser catholique; il fut entendu que le rendez-vous des cinq ans serait important pour sa recherche de la vraie religion!

À Paris, je devais faire la connaissance du métro pour lequel mes parents m'avaient donné tant d'explications. Il fallait ne pas se perdre dans les couloirs! Je ne me perdis pas mais, de fait, quel dépaysement! Il me fallait traverser comme une taupe tout Paris d'Est en Ouest, avec deux changements et quels! Les plus longs de tous, Châtelet et Montparnasse. J'étais éreinté et un peu affolé de la crainte de me perdre, pour aboutir à Petits-Ménages, attention, c'est la dernière station avant Mairie-d'Issy! Ne la cherchez pas sur votre plan de Paris. Un illustre résistant du coin a substitué sa gloire éphémère au charme de ces Petits-Ménages, c'est Corentin-Celton maintenant, laid comme béton.

C'est facile, on voit le séminaire droit devant soi, en sortant du métro; il n'y a qu'une sortie, tu ne peux pas te tromper. Je fus surpris par la grandeur de cette imposante construction, bâtie sur les lieux de l'ancienne maison de campagne de ces Messieurs de Saint-Sulpice, et d'une architecture maladroitement copiée sur elle. La lourde bâtisse est cependant d'une grandeur sobre, froide, convenable aux grandes entreprises et espérances de l'Église de France d'antan. Cette longue et haute façade complétée par deux ailes presque égales, cet escalier monumental, ce cloître tout de pierres de taille, et tant de jeunes soutanes virevoltant dans ce climat de rentrée scolaire que j'aime tant, cela m'installait dans le bonheur prévu et j'y entrai à pleine voile, pour ne plus jamais connaître en ces lieux la moindre minute de déception ou d'incertitude. Le supérieur de Philosophie, qui partageait le gouvernement de ces quatre cents séminaristes avec celui de Théologie, me reçut avec une affection chaleureuse comme s'il me connaissait depuis longtemps. Et de fait ses dossiers bien présents à son esprit lui révélaient de ma famille, de mes convictions et de mon caractère plus que je ne pensais. Il me donna le numéro de ma chambre, me recommanda de me procurer sur l'heure un balai, un broc, un seau et une cuvette, le séminaire ne fournissant pas ces objets de ménage, et me fixa six heures trente pour heure précise de rentrée.

Je montai au troisième, tournai la clé et entrai dans ma "chambre". Des panneaux de papier noir, de défense passive, alors strictement obligatoires, en obstruaient l'unique fenêtre. Je distinguai des murs d'un vert sale, un lit, une table, une chaise, un placard dans l'épaisseur du mur, et une armature de fer rouillé sur laquelle viendrait s'encaster la cuvette, le savon, et pendre la serviette. Je posai mon sac sur la table et m'en fus... On verrait ce soir! Il fallait visiter tante Marie, rue du Cherche-Midi, et y déjeuner, m'occuper de faire transporter une malle, la malle de ma mère, doux héritage! remplie de mes affaires et de mes livres. Puis découvrir Paris comme papa m'en avait tracé l'itinéraire. J'exécutai à la lettre tous les points de ce programme. Le dernier était riche d'idée. Je devais descendre du métro place Saint-Michel d'où voir Notre-Dame et sans doute y aller faire une prière. Puis descendre les quais en regardant toutes les merveilles ajoutées les unes aux autres par les siècles, par les Rois de France, à mesure que la ville s'était étendue. Tu iras jusqu'au Trocadéro. Tu pourras admirer les merveilles des temps capétiens, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, plus loin le Pont neuf et la statue d'Henri IV, et aussitôt les splendeurs de la Monarchie du grand siècle, le Louvre rive droite, la Mazarine rive gauche, et puis... tu verras des monuments de moins en moins beaux. Ne regarde pas Orsay, c'est monstrueux, ni le Trocadéro, prétendu palais qui en a remplacé un autre cent fois laid. Tu finiras devant la Tour Eiffel, cette ferraille qui laisse à peine découvrir, par-dessous son empatement ridicule, l'admirable École militaire au fond de la perspective si mesurée du Champs de Mars. Ce que je fis en promeneur du dimanche, puis à grandes enjambées et enfin presque à la course pour ne pas être en retard au rendez-vous de Monsieur Enne, mon Supérieur que je vénérerais et craignais déjà comme le recommande dom Marmion, de l'Abbé du monastère, dans son Christ Idéal du moine, nourriture de mes derniers mois de préparation.

J'y fus exact. J'eus même le temps de monter dans ma chambre. D'y mettre en place cuvette, seau, broc et balai, et le reste. Sur la table je plaçai Le Modèle Unique, ouvert à la première page, celle où figure la sainte face du Christ, reproduction saisissante du Suaire de Turin, et je posai en vis-à-vis la petite croix de bois de Jean Bogey sur laquelle j'avais inscrit le JESUS CHARITAS du cher frère Charles de Jésus. Ces objets de mon culte intime devaient rester sur ma table de séminaire pendant cinq ans. Du coup cette chambre aux murs verts se changeait en cellule vraiment mienne avec le Bien-aimé qui m'y avait introduit. Et, petite joie parmi tant d'autres de cette journée, juste en vis-à-vis de ma fenêtre ouverte montait dans le ciel tranquille de cette fin de jour le petit clocher agréable de l'école des frères, sise de l'autre côté de la rue.

La Salle des exercices des Philosophes, séminaristes des deux premières années, est au bout du cloître, du côté de la chapelle. C'est une salle en gradins, où pour le moment parlent bruyamment près de deux cents jeunes gens, les secondes



# LA CONTRE-RÉFORME catholique

## AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

N° 213

JUILLET - AOÛT 1985

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 24 F.

## RATZINGER ET SES ANABAPTISTES



T. C. 17 juin.

« Défendre aujourd'hui la vraie Tradition de l'Église signifie défendre le Concile. »

Joseph, cardinal Ratzinger,  
Entretien sur la foi, p. 32.

Rome perd la Foi (n° 212), pour vous en montrer l'indiscutable, l'énorme, le scandaleux modernisme, c'est-à-dire l'hérésie la plus pernicieuse et la plus vigoureusement dénoncée et condamnée par le Magistère de l'Église au XX<sup>e</sup> siècle, dans l'encyclique *Pascendi* de saint Pie X. Voilà donc l'éloge dithyrambique (modestement revu par lui-même et agréé) de l'élu prestigieux de Paul VI, du collaborateur direct de Jean-Paul II, manifestement entaché de mensonge. On ne peut être catholique et moderniste à la fois.

Objectera-t-on que Joseph Ratzinger a changé en même temps qu'il a troqué son *clergyman* pour la robe rouge cardinalice, ou noire à léger et élégant liseré rouge ? « Que s'est-il passé entre-temps ? Un tournant de sa pensée ? Un "repentir" ? » interroge Messori son compère... « Je lui demande en le taquinant un peu, mais sa réponse est prompte et sérieuse : "Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont eux" »,... ce sont les autres (p. 16-17) ! Il est donc resté moderniste, et il l'est encore quoique, parfois, il en esquive l'accusation ou nie le fait. En cela, moderniste encore ! "Âmes de serpents", notait Pie X.

Voici, enfin paru, *Entretien sur la foi*, de Joseph cardinal Ratzinger et Vittorio Messori (Fayard). Sur ses 250 pages, une trentaine méritent d'être étudiées attentivement et comparées au texte original que nos lecteurs connaissent par notre Lettre ouverte au cardinal Ratzinger (CRC 207, janvier 1985). Ainsi chacun pourra apprécier, en connaissance de cause, la rigueur intellectuelle du théologien, l'orthodoxie du cardinal-préfet de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, et enfin la loyauté de l'homme qui, avec et sous Jean-Paul II, gouverne la sainte Église romaine en ces temps difficiles. Autant prévenir tout de suite que cela se termine par un triple zéro.

Cependant, grand est Joseph Ratzinger, depuis janvier 1982, préfet de cette Congrégation « qui, jusqu'à il y a vingt ans et pendant quatre siècles, fut appelée "Inquisition Romaine et Universelle" ou "Saint-Office" ». Messori nous avertit de « prendre en considération le fait que personne d'autre dans l'Église — hormis bien sûr le Pape — n'aurait pu répondre à nos questions avec plus d'autorité » (p. 6). Ce qui laisse entendre que, nonobstant la forme décontractée et privée, privée d'autorité doctrinale, de l'entretien accordé et publié, c'est la plus haute autorité romaine, après le Pape et sous lui, qui fait connaître là ses sentiments intimes... Quelles sont donc les intimes convictions et pensées profondes de celui qui détient, avec le Pape, le magistère suprême d'enseignement dans l'Église aujourd'hui ?

Il n'est, affirme Messori, ni de droite, ni de gauche, ni optimiste ni pessimiste, qu'on se le dise ! parce qu'il est « entièrement immergé dans la dimension religieuse d'un christianisme vécu », et que, « de ce point de vue, les formules *conservateur-progressiste, droite-gauche*, n'ont plus de sens... pas plus d'ailleurs qu'*optimiste* ou *pessimiste* ». Dans son intense « vécu chrétien », le cardinal est simplement « réaliste, lucide et courageux ».

Apprenons encore que sa nomination de cardinal-archevêque de Munich par Paul VI en 1977, fut « un choix de prestige ». En effet, « le prêtre placé par surprise sur le siège épiscopal était déjà l'un des plus fameux théologiens catholiques, occupant une place de choix dans toute l'histoire de la théologie contemporaine ». Mieux que quiconque, il a saisi « l'essence de la foi, et les possibilités qu'elle a de faire face au monde moderne » : « Représentatif, à ce titre, est son *Einführung in das Christentum*, introduction au christianisme, une sorte de classique continuellement réédité, sur lequel a été formée une génération de clercs et de laïcs attirés par une pensée absolument "catholique" et en même temps absolument ouverte au nouveau climat de Vatican II. » (p. 15-16) Ce livre, nos lecteurs le connaissent. C'est celui que Le Cerf (et non Téqu) vient de rééditer, opportunément ! et dont j'ai reproduit des pages et des pages dans ma CRC de juin,

En quoi les autres ont-ils changé ? En dépassant Vatican II : « Il fallait faire face à la réalité de Vatican II, à la lettre et à l'esprit authentiques du Concile authentique, non à quelque imaginaire Vatican III ; donc, sans échappées solitaires en avant. » Tous modernistes donc, mais les milliers d'autres ont couru trop vite, « solitaires » (!) *sur le chemin ouvert par Vatican II*, « en avant », dans la ligne du progrès certain *vers Vatican III*. Et ils ont osé rejeter Vatican II, comme un citron pressé, comme un événement d'un passé dépassé dont tout moderniste sait qu'il faut faire table rase, pour être de son temps.

Leur ancien et fidèle ami s'est séparé d'eux là-dessus, là-dessus seulement et très précisément, parce qu'il refuse, lui, de considérer Vatican II comme le passé, dépassé. Pour lui, Vatican II est toujours actuel, c'est encore, après vingt ans, le présent, *l'aujourd'hui* de l'Église.

Cette discorde « peut se situer, dit-il, aux alentours de 1973, quand quelqu'un (*qui ?*) commença à dire que les textes de Vatican II ne pouvaient plus être le point de référence de



## TOUT CE QUI N'EST PAS CONTRE LA RÉPUBLIQUE, TRAVAILLE POUR ELLE

Poursuivons notre traque de l'adversaire, en exploitant le renseignement fourni par l'impudent Sorman. Demain donc, la France votera massivement pour l'Alliance libérale, dans un excellent climat démocratique. Le *ras-le-bol* antisocialiste sera puissamment, lourdement orienté contre tout système autoritaire, non seulement étatique, administratif et économique, mais social, culturel et religieux. Oubliant le laxisme socialiste, la France imputera maçonneriquement ses malheurs à l'excès d'autorité, hérité de Pétain et de Louis XIV !

« *Le mouvement libéral me paraît, en effet, l'expression d'une génération, celle de l'après-guerre qui a rejeté universellement dans les années 60 l'autorité: autorité parentale ou patronale, intellectuelle, religieuse, morale et politique.* » (p. 49)

Telle est « *la vague libérale* », irrésistible, universelle, comme celle qui souleva la France en 1789, la vague dont François Furet dénonce vraiment à contretemps ! les causes secrètes, l'intrigue orléaniste, l'or anglais, la propagande des loges. N'importe ! La franc-maçonnerie aujourd'hui, pour en imposer à l'opinion, veut qu'on sache sa puissance, irrésistible, internationale :

« *Notre libéralisme, poursuit son prétendant, s'il se nourrit de notre tradition nationale et s'il est évidemment lié au rejet du gouvernement socialiste, n'est donc pas pour autant daté ni provisoire. Il est la branche française d'une vaste Internationale, libérale, spontanée et sans structure.* » (p. 50) A beau mentir qui vient de Manhattan, et les poches vides, il le jure !

### L'ALLIANCE DE LA MAÇONNERIE ET DE L'ÉGLISE

Sur qui cette pieuvre compte-t-elle pour être portée au pouvoir ? et qui redoute-t-elle ? Sorman, toujours cynique, confirme nos propres analyses. Son « *alliance libérale* » renouvellera les réussites récentes, ces « *quelques précédents* » qui « *viennent à l'esprit, le programme de Pierre Mendès-France en 1954, la Constitution de 1958, qui furent aussi des chartes, l'une sur la décolonisation, l'autre sur le rétablissement de l'État* », entendez : de l'État républicain, maçonnique, menacé par un 13 mai oublié, trahi.

Comme alors, « *la vocation des libéraux est d'être, pour 1986, les instigateurs et les ferments d'une alliance politique qui fera éclater les habitudes de pensée et les groupes traditionnels. Cette alliance libérale ne peut être dessinée sur la base des partis actuels. Elle épousera de nouveaux contours qui fractureront les coalitions traditionnelles, zig-zageront entre les partis et à l'intérieur de chacun d'eux. De tels fragmentations et reclassements n'ont rien d'imprévisible: ils avaient permis, en 1958, de bâtir la coalition gaulliste qui rétablit l'État.* » (p. 157)

Ce sera « *l'Alliance sans le compromis* ». Qu'est-ce à dire ? Une ouverture discrète à la gauche, mais oui ! « *La gauche peut devenir libérale, à condition de renoncer à son socialisme, à son positivisme social.* » Voilà donc la masse des rocardiens sollicitée d'adhérer. Une ouverture publique aux gaullistes, bien sûr ! « *Les héritiers du gaullisme ont une vocation naturelle à rejoindre l'alliance* », et Sorman de dresser la liste édifiante des objectifs maçonniques du grand homme. « *Ainsi, lors de chaque crise, de Gaulle s'efforça d'adapter la loi aux mœurs et d'ouvrir des espaces nouveaux à l'initiative individuelle.* » Qu'on ne s'y trompe pas, c'était « *un moderne* ». L'alliance du gaullisme et de la franc-maçonnerie est inscrite dans l'histoire, elle s'impose comme une constante de nos républiques successives. Dont acte ! La VI<sup>e</sup> République sera mendésiste et gaulliste.

Ce sera aussi l'alliance officielle de l'Église et de la franc-maçonnerie. Sorman est catégorique : c'est gagné ! Le nouveau ralliement de l'Église à la République libérale maçonnique

est acquis, et sans retour. Comme c'est l'orientation des masses catholiques qui décide de la politique de la France, l'alliance libérale est tranquille, elle l'emportera :

« *L'alliance libérale donnera par ailleurs l'occasion historique à la France de réintégrer activement dans la vie publique, les conservateurs, les chrétiens particulièrement, qui, faute de représentation, en restent le plus souvent les spectateurs silencieux.* » (p. 168)

Rien de pire, de plus préoccupant dans une république, que les « *spectateurs silencieux* » ; a priori, ce sont des suspects, des insoumis en puissance ! Il faut donc offrir d'entrer dans l'alliance libérale aux masses chrétiennes et, grâce à Vatican II, à Jean-Paul II, il n'y a plus aucun risque :

« *Certes, reconnaît Sorman, conservateurs et libéraux furent historiquement adversaires, mais ils sont aujourd'hui réconciliés. Longtemps la religion les avait séparés, elle apparaît désormais pour les libéraux non plus comme l'ennemi mais comme l'alliée (!) nécessaire (!) dans la défense de l'homme. Je crois (dans le sens de "je suis sûr") que cette réconciliation des libéraux et des conservateurs est l'un des plus grands événements de notre temps dont on a mal jusqu'ici pris la mesure.* » (p. 161-162)

Comme il a raison ! Comme il voit juste, ce Sorman ! Mais pourquoi s'aveuglerait-il pour ne pas voir ce qui le réjouit si fort : l'Église se convertissant au dogme maçonnique ?

Aujourd'hui, partout dans le monde, les partis libéraux rompent avec les socialistes marxistes. De leur côté, les Églises un moment tentées par les théologies de la libération communistes, reviennent à « *la défense de valeurs plus essentielles* ». C'en est fini d'un cléricalisme virulent, donc d'un anticléricalisme de défiance et de défense. Libéraux et chrétiens sont désormais « *conscients de la communauté spirituelle qui les unit* » (!). « *Ensemble ils refusent le totalitarisme* » et ils rivalisent dans un même culte de l'homme :

« *Les uns et les autres adhèrent à ce fonds intellectuel et moral que l'on appelle communément les valeurs occidentales: respect de la personne, droits de l'homme, responsabilité, mérite.* » (p. 162) Autant dire carrément : le credo maçonnique. « *Les libéraux, il est vrai, vont plus loin dans la logique individualiste.* » C'est « *un léger parfum d'anarchisme économique et politique... qui agace souvent les conservateurs* », mais qui n'empêchera pas la cohabitation et la coopération étroite des maçons et des chrétiens de 1986, « *sans compromis* » certes, mais dans un pluralisme respectueux de tous les choix et de toutes les libertés.

« *L'alliance sera donc parfois difficile, mais elle nous enrichira par le retour de la réflexion chrétienne aujourd'hui marginalisée, en politique.* » Ainsi intégrée à la nouvelle Fédération républicaine, acclamant la constitution qu'alors la France démocratique, laïque et libérale se donnera, l'Église ne sera plus à craindre.

### SEULS COMPTENT DANS CE COMBAT CEUX QUI N'ACCORDENT RIEN À LA RÉPUBLIQUE, ET LÀ, NOUS SOMMES SEULS.

Un danger, une ombre de danger subsiste cependant sur le tapis rouge de la victoire démocratique, pour l'alliance libérale, c'est la « *tentation autoritaire* » : « *Ce schéma optimiste suppose que l'alliance ne soit pas submergée par une autre force montante, la philosophie des casernes, la tentation de l'ordre militaire dont les troupes en période de crise sont toujours fraîches et disponibles.* » (p. 163) Voilà un aveu capital. De qui, de quoi s'agit-il ici ? De qui, de quoi la pieuvre judéo-maçonnique a-t-elle peur ? Il faut savoir vite, pour nous y jeter !

Malheureusement, ici Sorman devient nébuleux et volontairement incompréhensible. Du moins pouvons-nous distinguer avec lui le cas Le Pen et l'"argument Pinochet".



# LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

N° 215

OCTOBRE 1985

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 24 F.

## NOTRE XVI<sup>e</sup> CONGRÈS (suite et fin)

Ce fut donc "un Congrès plus dévot que politique", vous disais-je le mois dernier (CRC 214). Il n'empêche que cette dévotion se trouvait dramatiquement appelée en ultime recours par la double analyse conjoncturelle d'une décadence de l'Église ici, et là du monde politique, que des charlatans proposent aux masses d'enrayer par des retours aux cases de départ de la Réforme conciliaire ici, et là de la Révolution française.

Je demandais : *Où va la France ?* La réponse nous revenait aussitôt par le Sorman de la veille : *Vers un nouveau 1789, sans 93 !* Notre avenir sera donc républicain, mais libéral et sagement maçonnique. Merci ! J'ai dû montrer qu'un tel programme de la majorité gouvernementale de demain, insensé et odieusement ennemi du catholicisme français, achèverait le déclin de notre peuple. Et il fallait le dire, l'électorisme de Présent, du Front National et de Le Pen y apporte sa participation, sa coopération, inutile au bien, nécessaire au mal.

Restait pour nous à consentir au rôle ingrat de l'opposant, se tenant impavide à l'écart de la répugnante magouille, pour réclamer plus fort et plus clair, le *changement de régime* seul décisif, seul sauveur, dont pourtant un peuple décérébré, démoralisé, ne veut pas. Nous n'entrerons jamais dans cette mécanique des partis et des élections, nous ne cautionnerons jamais cette anarchie démocratique, génératrice de tous nos malheurs. Au contraire, nous en comptabiliserons les erreurs, les échecs, les crimes.

Attendant d'une conversion de l'opinion, sans doute hélas à l'heure du malheur, et du chef que Dieu nous donnera, "*divine surprise*" encore une fois, et du miracle pour lequel nous prions le Sacré-Cœur de Jésus qui l'a promis, les véritables conditions d'une résurrection de la France, et de nos autres patries, et du monde.

- II -

### OÙ VA L'ÉGLISE ?

La deuxième journée de notre Congrès devait suivre, dans le couloir religieux, le même parcours que la veille nous avions couru dans le couloir politique. Au lieu des élections de mars 86, c'est le Synode extraordinaire de la fin novembre 85 qui sert de révélateur des pensées et d'excitateur des passions, mettant les carriéristes épiscopaux ou épiscopables et les grands aboyeurs professionnels et remueurs d'opinion en émoi.

Les mêmes mots, les mêmes pensées de la veille cernent aussi bien l'agitation ecclésiastique qui nous occupa ce jour-là. Il est d'ailleurs constant que politique et religion naviguent de conserve. Aux époques de sainteté, partant de progrès général de la société, le politique suit de gré ou de force l'impulsion du religieux, Louis XIV par Bossuet. Aux époques de relâchement et donc de décadence ecclésiastique, le religieux se laisse asservir et remorquer par le politique, Lustiger par Simone Veil. L'Église, qui hier était reine, se veut absolument servante du monde. De là à prostituée, il n'y a pas loin et nous y sommes.

Une coulée plus que séculaire de l'Église romaine, nonobstant de nombreux coups de frein ou coups de boutoir contraires, éloigne hiérarchie et masses fidèles du dogme et de la discipline

catholiques, au pis aller d'un *gauchisme* anarchique, incapable et monstrueux. Certes l'Église résiste mieux que les États à cette révolution intégrale, au moins dans l'idéal de ses principes et de ses institutions d'origine divine. On continue à chanter le Credo (sauf quand un cardinal Lustiger l'ampute à sa juive guise), et on maintient dans les apparences une papauté monarchique, même si les collègues ou *soviets* nationaux lui portent une atteinte certaine. Le "*culte de l'homme*" proclamé par Paul VI aux applaudissements de tout le Concile la veille de sa clôture, le 7 décembre 1965, et l'anarchie organisée par le même et les mêmes sous les noms de "*liberté religieuse*" et de "*civilisation de l'amour*", n'en ont pas moins mené l'Église à la toute dernière extrémité, d'où mort s'ensuit.

Il faut revenir en arrière. C'est obligé, c'est urgent. Un grand personnage romain, jusqu'alors assez falot, a donc jeté le cri d'alarme, un beau jour, en vacances, l'aout de l'an dernier 1984, et cela a suffi à cristalliser autour de son nom et de sa solution toutes les forces moribondes de l'Église, en amies ou en ennemies. Lui aussi, comme Sorman, mais je n'ose croire que ce soit sous



PARIS - MUTUALITÉ

Samedi 16 Novembre

à 21 heures

SEIZIÈME  
GRANDE RÉUNION PUBLIQUE

VIVE  
L'ARMÉE !

PAR

L'ABBÉ DE NANTES

GRANDE SALLE DE LA MUTUALITÉ  
24, rue Saint-Victor

Métro : Maubert-Mutualité

Participation : 10 F

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE

Marion Saint-Joseph

10200 SAINT-PARRES-LES-VAUDES



## HANS KÜNG AUSSI EST CONTRE LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE

Là-dessus intervient mondialement Hans Küng, le provocateur. Dans le *New-York Times* et dans *Le Devoir* de Montréal (8 oct.), en exclusivité calculée. C'est la grosse Bertha qu'on sort une nouvelle fois des hangars de l'artillerie lourde allemande contre Rome. Il titre son réquisitoire : « Le moment est venu de dire ouvertement ce que je pense. » Après l'artillerie légère de l'épiscopat français en campagne, voici le bombardement de la place. Chose très curieuse que ce bombardement d'une place qui ne demande qu'à se rendre, qui est déjà rendue... Mais lisons plutôt ce hurlement de haine préventif, contre toute contre-réforme catholique. Avant d'en tirer de surprenantes conclusions.

### LA RAISON DE TOUT LE MAL, AU CONTRAIRE, C'EST LE RETOUR DE ROME À LA TRADITION!

« Tristesse et colère, pendant ces années 80, après la percée décisive des années 60 à la suite du Concile et de leurs si grandes raisons d'espérer. » Enfin il faut « exprimer ouvertement, en sortant résolument du cadre de l'Église catholique, la tristesse et l'irritation que ressentent, au plus profond d'eux-mêmes, tant d'hommes et de femmes... » Le moment est venu « d'exposer les *gravamina* (griefs) notoires de nombreux catholiques, sans éprouver la moindre crainte devant les trônes des prélats, et de dire clairement ce que je pense, avec toute la franchise qui sied à un chrétien ».

« JOSEPH RATZINGER A PEUR. Et comme le Grand Inquisiteur de Dostoïevski, c'est la liberté qu'il craint le plus... Sommes-nous au seuil d'une nouvelle campagne antimoderniste ? Attention, la vieille Inquisition est morte : vive la nouvelle... Les pouvoirs que revendique la Curie semblent de nouveau être un privilège divin ; la critique, et la résistance même, n'ont plus leur place ; le « *doute tenace* » devant un article de foi, c'est un « *crime contre la religion et l'unité de l'Église* » qui, selon le canon 751 du « *nouveau* » droit ecclésiastique élaboré sur l'initiative du Vatican (1983), est puni d'excommunication.

« On ne brûle plus personne sur le bûcher, mais on n'hésite pas à anéantir psychiquement et professionnellement les coupables, chaque fois que cela est nécessaire. »

JOSEPH RATZINGER A TRAHI. « Ce cardinal allemand devenu membre de la Curie, on dit en Allemagne qu'il a trahi l'esprit de réforme que le cardinal allemand Frings lui avait légué en le choisissant pour expert personnel au Concile. Il y a vingt ans, ce cardinal, dont Ratzinger était le conseiller théologique, avait été le premier, sous un tonnerre d'applaudissements de la part du Concile, à dénoncer les pratiques inquisitoriales de la « *Congrégation pour la doctrine de la foi* », que l'on se contentait encore d'appeler à l'époque, le « *Saint-Office* ».

« Au lieu de trouver la source de tout le mal dans l'Église elle-même, le théologien Ratzinger, jadis partisan de la Réforme, vient tout à coup de la découvrir dans la « *tendance moderniste* » qui a contaminé l'Église ! Au mépris de l'histoire et dans l'ignorance des réalités, le voici maintenant transformé en « *prophète de malheur* », précisément de ces individus que Jean XXIII avait dénoncés lors de l'ouverture de Vatican II. »

### RATZINGER PASSÉ À LA CONTRE-RÉFORME !

Les griefs de Hans Küng font une liste impressionnante, donnant l'impression d'une volte-face complète de Rome, qu'on en juge (je résume) :

1. Il dénie maintenant toute importance, toute vérité, valeur, légitimité à la *Réforme protestante*.

2. Il refuse tout rapprochement œcuménique, « remis à la semaine des quatre jeudis »... Après tout, les protestants n'ont même pas de pasteurs ordonnés valablement, ni d'Eucharistie célébrée valablement... Les orthodoxes ne reconnaissent pas les prérogatives de l'Évêque de Rome (primauté de juridiction et infaillibilité). Quant aux anglicans, ils se prononcent en faveur d'idées aussi peu catholiques que l'accès aux sacrements des divorcés remariés, l'ordination des femmes et autres *desiderata* aussi peu raisonnables. « Ratzinger invite sèchement (tous ces dissidents) à revenir dans le sein de l'Église catholique romaine. »

3. Il donne en exemple « le *Moyen Âge* et le catholicisme bavarois... Il recommande les indulgences, le chapelet, la procession

du Saint-Sacrement et le célibat ; mais aussi l'exaltation de Marie (« *jamais assez au sujet de Marie !* »), les apparitions de Marie (l'obscur « *secret* » de Fatima) et la position inférieure de la femme.

4. Il rejette toutes les interprétations modernes des doctrines *problématiques* (sic) de l'Église : les diables, les anges gardiens, le péché originel, les théories sur le Christ et sur l'Église, les fins dernières. Orthodoxie, tradition, intégrisme sont les dogmes de Ratzinger : « *La tradition, et rien d'autre !* »

5. À l'entendre, Vatican II n'a pratiquement rien produit de bon. Au contraire, les nombreux courants « *déviacionnistes* » et « *désastreux* » auxquels il a donné naissance ont mis en branle un « processus de décadence progressive » qu'il veut contrecarrer par une attitude intégriste (sic) en prêchant un « catholicisme complet et intégral », essentiellement obtenu par un recentrage sur Rome.

6. « Et quel est le remède à l'émancipation de la femme moderne et à la théologie féministe, s'il faut en croire Ratzinger ? « Marie, la Vierge, l'ennemie de toutes les hérésies » ! Papisme et marianisme pour lui ne font qu'un. »

### RATZINGER EST ANTIMODERNE !

Le grief fondamental est celui-ci : Ratzinger est antimoderne. « Son refus catégorique de tout ce qui peut avoir un lien, même le plus ténu, avec l'esprit « *rationaliste* » de la philosophie des Lumières révèle entre-temps ce que la *restauration considérée comme programme* représente vraiment pour lui : une épuration du Concile et de la vie dans la foi telle que la conçoit l'Église, pour les débarrasser de toutes les impuretés des tendances modernes qui trouvent leur origine dans la Réforme et que la période des Lumières a exprimées en donnant, selon lui, une idée complètement fautive du christianisme.

« Point n'est besoin des sociétés démocratiques et de leurs libertés modernes aux effets généralement pernicieux. Le fonctionnement de l'Église n'est satisfaisant, en fait à l'heure actuelle, que dans les États totalitaires de l'Est... L'Église de Ratzinger préfère les États totalitaires. Ne doit-elle pas au concordat conclu avec Hitler en 1933, sur le plan juridique et financier, l'impugnabilité position de force qu'elle occupe dans la société allemande en tant qu'« *État dans l'État* » ? »

### JEAN-PAUL II LUI-MÊME EST DANS L'IMPASSE

« Un tel état d'esprit n'est pas seulement l'expression des « *visions personnelles* » d'un membre de la Curie romaine. Ratzinger, c'est « la voix de son maître ». Son « *Rapport sur la foi* » constitue un double signal : d'une part le signal d'un pontificat qui, au cours des « sept années maigres du pape », s'est engagé de plus en plus profondément dans une impasse. D'autre part, signal donné au synode épiscopal prochain d'avoir à s'engager, une fois pour toutes, à suivre le cap que lui indiquera Rome. »

Qu'est-ce qu'ont été ces sept années de pontificat, pour H. Küng ? Rien. Aucun progrès. Un illusionisme constant. Une trahison des objectifs annoncés. Une politique alignée directement sur celle de la Maison Blanche. *Juridisme, cléricisme, triomphalisme* sont ressortis, intacts, des placards à l'odeur de naphthaline. L'Inquisition n'a rien changé à ses principes et elle fonctionne à plein régime. L'*Opus Dei*, organisation secrète réactionnaire, règne.

Les voyages du Pape n'ont rien produit de valable et ont coûté des milliards. « En sa propre patrie, le Pape a manifestement surestimé son aptitude à produire des changements politiques réels... En Europe occidentale et aux États-Unis, la polarisation et les antagonismes qui étaient apparus entre les progressistes conciliaires et les traditionalistes de l'Église se sont renforcés et durcis. Loin de guérir les blessures, ce Pape y met du sel et favorise, le plus souvent involontairement, la discorde plutôt que la concorde.

« Finalement, l'office chargé de l'enseignement de la doctrine (qui lui fait ses discours) a vraiment peu de choses à dire quant aux moyens à mettre en œuvre pour satisfaire les besoins les plus pressants des hommes et de leurs pasteurs. »

Le passif est impressionnant ; il laisse un sentiment d'échec. Combat perdu d'avance, absurde, et d'une âpreté inconcevable contre le féminisme, contre la théologie de la libération, contre l'africanisation. Sur ce dernier point, « le Pape n'a pas manifesté la moindre compréhension pour des traditions tribales, telles que le mariage par étapes (d'abord un enfant, puis le mariage), la polygamie